

Baudelaire, *Les Fleurs du mal*

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre, 1  
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,  
Est fait pour inspirer au poète un amour  
Eternel et muet ainsi que la matière.

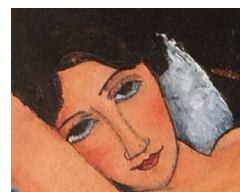
Je trône dans l'azur comme un sphinx inconnu ; 5  
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;  
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,  
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes,  
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments, 10  
Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,  
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :  
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !



Amuq Valley, Tell Tayinat  
(Anatolie) 1800-1100  
avant J.C.)



Modigliani

Les figures de style structurantes de ce texte

- L'anaphore :
- La prosopopée
- La personnification

Et un blason

Conseils généraux

*Ne listez pas les figures de style pour en sortir un vague plan. C'est une méthode qu'on donne au début pour aider. Lisez d'abord et posez-vous la question : ça dit quoi ?*

Mais ce sont des béquilles qui sont proposées : pas du tout une méthode qui résout la difficulté. Repérez les figures de style dominantes. Mettez le poème à plat ; qu'est-ce qu'il raconte ce Baudelaire ? Il fait parler une femme ? Non, il fait parler la beauté. Ça s'appelle une prosopopée, il suffit de l'annoncer en introduction et éventuellement de le rappeler adroitement dans le corps du commentaire. Elle parle. Soit. A qui ? aux mortels que nous sommes. Elle dit quoi ? mais elle dit qui elle est et ce qu'elle est : elle est la beauté (c'est dans le titre jamais dans le sonnet) ; elle dit ce qu'elle est : belle, dévorante, impérieuse. Bref, il vaut mieux ne pas tomber entre ses pattes, car souvenez-vous, le Sphinx dévore ceux qui ne répondent pas à sa question. Et ici, tout poète qui ne comprendrait pas qui elle est serait dévoré. Elle est un Sphinx de pierre qui ne dévore pas : il fascine. Mais enfin, une fois qu'on est passé de l'autre côté du miroir, pas sûr qu'on en revienne. Donc danger...

Quel est le rythme ? celui de la mélodie, c'est le rythme de la danseuse avec un Python, de la femme qui vous enveloppe. Le rythme contraste avec le discours : un être de pierre immobile et muet (mais qui vous parle, c'est une préterition). Tout cela dit la profonde ambiguïté (partiellement cachée) de la chose. Et si l'on finit sur les yeux, les larges yeux aux clartés éternelles, c'est que l'on veut insister sur ce qu'elle est

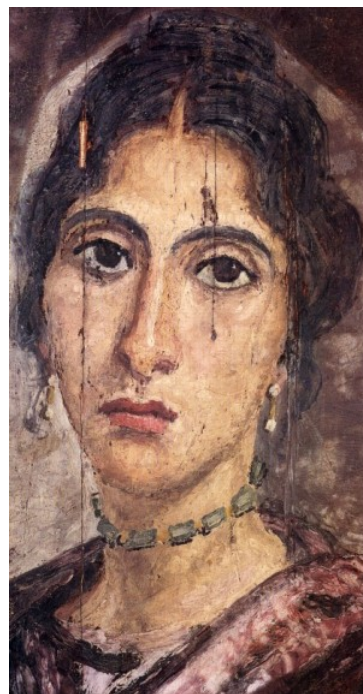
essentiellement un miroir dans lequel le poète ne voit pas son image, mais les choses du monde, plus belles, dans leur pure réalité, les intelligibles dirait Platon.



## COMMENTAIRE REDIGÉ

La morosité, la « dépression », le mal du siècle constituent des thèmes récurrents, en particulier parmi les Romantiques, mais aussi parce que tout homme est susceptible de traverser ces moments de mal de vivre. Mais le XIX<sup>ème</sup> siècle en fait toute une mayonnaise. Le « spleen » domine en particulier une partie du recueil des *Fleurs de Mal* de Charles Baudelaire, qui va lui donner une dignité et une coloration *suprapoétique*. Mais il n'y a pas que le spleen dans l'œuvre de Baudelaire : la beauté organise le réseau d'obsessions de ce poète majeur qui ne se laisse enfermer dans aucun courant.

C'est que sous le thème de la beauté se dissimule un enjeu majeur : le statut de la beauté dans son rapport avec la poésie. Marqué par Théophile Gautier à qui le recueil est dédié, il n'appartient pas non plus totalement au courant parnassien, à ces défenseurs de l'art pour l'art. Baudelaire est simplement Baudelaire. Il choisit le sonnet, cette forme fixe qui entre dans la poésie dès le XVI<sup>ème</sup> siècle avec Ronsard, et il va faire parler la beauté, dans une implacable et langoureuse prosopopée, il lui donne une voix qui semble émerger des sables de la mémoire, et cette instance, mi femme, mi déesse, mi idole, mi matière s'expose et se définit dans une sorte de mélopée. C'est ainsi que le poète déploie sa vision poétique de la beauté, et en une certaine manière son esthétique.



Portrait de femme du Fayoum (Égypte copte)

Personnifiée d'emblée, elle s'adresse aux mortels dans un discours hiératique que traduit le présent d'énonciation : « je suis, je trône, je hais, je ne pleure, je ne ris ». La beauté se définit dans le même temps qu'elle parle, froide et distante. Le rythme est solennel et ample : chaque quatrain constitue une phrase, tandis que les deux versets forment une seule phrase qui se conclut par une ponctuation expressive : le point d'exclamation.

C'est par un solennel « je suis belle » que s'ouvre le poème, d'une plénitude assertive. A aucun moment, l'être qui s'exprime ne donne le sentiment d'autoriser une communication en retour. Il délivre une parole fermée sur elle-même, comme un chant un peu auguste qui se déroule et s'éteint. Cette solennité correspond à ce qu'est la beauté : un être minéral, - un être de pierre - dépourvu d'émotions, une idole dévorante.

Car la beauté appartient au règne de la pierre, autrement dit de ce qui est fait pour durer. C'est au monde de la pierre que l'auteur emprunte les images décisives de ce texte. Belle comme un rêve de pierres, la métaphore est filée, d'abord avec l'image du Sphinx (rêve de sable plus que de pierre), puis celle des « fiers monuments », et surtout cette aversion exprimée pour tout ce qui dérange les « lignes » autrement dit, tout ce qui bouge. La beauté idéale, - transcendante dirait la philosophie - n'appartient pas au flux changeant de ce monde : elle est immuable comme un éternel monument qui défie les siècles et le temps. La beauté est aussi lourde et immobile que la pierre des monuments. Elle appartient à une autre sphère que celle où vivent les hommes. L'image du Sphinx le confirme. Nous savons que la Sphinge proposait une énigme à tous les passants de Thèbes assez audacieux pour l'affronter, et que, si la réponse était fautive : elle les précipitait dans l'abîme (ou les dévorait, selon les versions).

Mais paradoxalement, la beauté appartient aussi à la sphère du ciel, à la légèreté. C'est dans l'azur, autrement dit dans le ciel que ce sphinx incompris siège. Autrement dit, elle est aussi une reine, voire une impératrice. Et à la froide minéralité, elle unit la blancheur d'un cœur de neige, d'un cœur immaculé et la blancheur des cygnes. Aucune tache ne la souille.

Monument majestueux mais que rien n'atteint, que rien ne souille, elle ne connaît pas les émotions : ni la joie, ni la douleur. « Jamais je ne pleure et jamais je ne ris » : ce vers clôt le second quatrain parfaitement rythmé. L'anaphore est presque systématique : elle n'est rompu qu'au quatrième vers, avec l'introduction du « et » qui vient scander cette affirmation plénière de son absence totale d'expressivité. Elle n'appartient pas à la sphère des hommes.

Qu'est-elle donc ? Mais un idéal à atteindre. Et un idéal pour le poète : *dociles amants* étroitement dépendants de cette inspiratrice qui exige une soumission absolue. Cette reine de glace au *cœur de neige* attend d'eux cette soumission sans réserve. C'est affirmé dès les premiers vers : *son sein est fait pour inspirer un amour éternel et muet ainsi que la matière*. Le poète n'est plus qu'un esclave asservi, un amant ébloui.

Le rythme de la prosopopée correspond à la matière qui est évoqué : il a la densité minérale de la pierre, il est ample, lourd, solennel. Et semble s'accomplir dans le dernier tercet. L'anaphore sur le pronom personnel confère au texte une scansion mesurée, un rythme à quatre temps qui alourdit encore pour rappeler la puissance de la pierre et évoquer la durée des temps infinis. Les deux derniers versets, en une certaine manière, ne constituent qu'un seul phrasé. La ponctuation est habile, l'usage des deux points permet à la fois une ponctuation logique qui soutient le sens, comme aussi de maintenir un rythme et de maintenir la solennité jusqu'au terme de la prosopopée.

Car cette beauté est ambivalente et peut-être n'est elle pas aussi monolithique qu'elle l'assure : ne dit-elle pas que « ces fières attitudes » *elle a l'air* de les emprunter aux fiers monuments. Il n'empêche que le programme qu'elle présente aux pauvres poètes, c'est la souffrance. On ne fait que se meurtrir à son sein, qui ne nourrit pas. Si Baudelaire personnifie la beauté en lui prêtant quelques composantes féminines (un sein, un cœur, des yeux), presque un blason, chacune de ces composantes présente une qualification douloureuse : le sein meurtrit (v. 2), le cœur est de neige (v. 6), et les yeux sont de purs miroirs (v.13). S'il s'agit d'un blason, il n'a rien du blason traditionnel : c'est au contraire une manière de le renouveler pour le subvertir à d'autres fins que le chant nuptial ou idéalisant à la femme désirée.

Et pourtant, il s'agit bien de désir, mais d'un désir tout autre. Car si la beauté semble se définir comme un Sphinx énigmatique et silencieux, cet être est profondément paradoxal et

ambivalent. Dévore t-il comme le Sphinx de la mythologie ? Non, il n'y a pas l'idée de dévoration, fût-ce implicitement, mais ce Sphinx exerce une fascination qui n'est pas sans danger pour tout ceux qui s'approchent ou se consomment pour elle : les poètes.

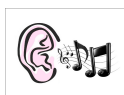
Car cette idole singulière est une telle énigme qu'une vie entière ne suffit pas à en épuiser le mystère : les poètes *consumeront leurs jours en d'austères études*. Ce socle de pierre, immobile et imperturbable n'offre t-il aucune prise, aucune porte ? Si : les yeux. Ces yeux sont la seule ouverture. Là encore, on ne s'y reflète pas, ils reflètent. Quoi ? Mais les choses, les choses du monde : ils sont comme le ciel des intelligibles de Platon. « *Ils font toutes choses plus belles* ». C'est là que le poète pourra puiser son inspiration. Dans ces *yeux, ces larges yeux* : la répétition ne laisse aucun doute. Si on se meurtrit à ce sein de pierre, si on se blesse devant ce cœur froid qui ne connaît aucune émotion, ces yeux, en revanche, ces larges yeux constitue une ouverture, une porte d'entrée.

La beauté est un transcendantal : les hommes du Moyen âge en avait conscience. Baudelaire redécouvre ce statut particulier de cette instance mystérieuse, hiératique et indéchiffrable, dangereuse comme une chimère mythologique, mais sans laquelle le poète n'est rien, puisqu'elle lui offre un accès aux « clartés éternelles » qu'il ne peut voir sans elle.

*PS je n'ai pas tout dit. Il faudrait aussi développer la structure énonciative : à qui s'adresse cette mystérieuse figure ? Aux mortels. Mais elle parle aussi des poètes. Elle raconte à tous ce qu'elle est pour les poètes : une drôle de Muse... Rien à voir avec la Muse frivole de certains, ou la Muse de Musset qui lui parle de ses peines de cœur. Là, c'est du dur, de l'éternel, du massif. N'entre pas qui veut. Et une seule entrée : les yeux somme des miroirs qui ne vous voient pas puisqu'ils reflètent un autre monde.*

*Si vous avez compris ça, vous pouvez commenter. Commenter, c'est entrer dans le texte avec une bonne lampe, et en explorer tous les recoins, ensuite vous sortez, vous prenez la plume et de temps en temps, vous entrez de nouveau pour vérifier un mot, une idée, un aspect.*

*Arrêtez de croire que la méthodologie peut vous dispenser de lire avec soin, de réfléchir et de comprendre. C'est une idée absurde.*



Ecoutez :

Chanté par Léo Ferré avec le bruit des vagues, c'est beau...

<https://youtu.be/vciLpq72ta4>

Hymne à la beauté : récité, c'est beau aussi...

<https://youtu.be/XoUEdvv-tf4>